

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre XXIX. Miss Byron à Miss Selby.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2145**

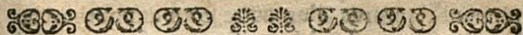
\* \*

Ma Mère est entrée dans ce moment. A mes questions sur la santé de ma sœur; Ah! Jeronymo, a-t-elle dit, tout va mal! La chère créature a été toujours mal depuis hier! Ils ont tous tort!... Mais patience, & silence, mon enfant! ni vous ni moi n'avons à répondre de rien!... Cependant, ma Clémentine, a-t-elle dit, Oh!... elle ma quitté.

Je n'ai pas le courage d'écrire plus longtems. Vous verrez assez par ce que j'ai écrit, dans quel état nous sommes. O mon Grandison! Que ferez-vous parmi nous? Je voudrois que vous ne vinssiez pas. Cependant, quelle autre esperance me reste-t-il de revoir jamais mon cher ami, qui s'est conduit d'une façon si irréprochable dans une occasion si critique?

Vous ne devez plus penser à cette chère créature; sa tête est perdue. Pour l'amour de vous, n'y pensez plus. Nous sommes tous indignes de vous. Mais non, pas tous. Tous, cependant, excepté Clémentine, & (si la vraie amitié me donne droit de prétendre à une autre exception)

*Votre affligé* JERONYMO.



## L E T T R E XXIX.

*Mis* BYRON à *Mis* SELBY.

O ma Lucy! Que pensez-vous... Mais il est aisé de deviner ce que vous pensez. Sans dire un mot de plus, je renferme ici la

T 7

*Dixième.*

*Dixième Lettre du Docteur BARTLET.*

Le jour suivant, continue mon Patron, j'allai faire ma visite à la famille. Je n'avois rien à me reprocher ; ainsi je n'avois d'autre peine que celle que me caufoit le malheur de la généreuse Clémentine : c'en étoit bien assez. Je craignois d'avoir quelque peine à me moderer, si je me trouvois insulté, sur-tout par le Général. Les Officiers sont portés à se faire valoir pour la connoissance de ce qu'après tout, on ne peut appeller que leur métier, qu'ils regardent souvent un simple gentilhomme avec quelque mépris. L'insolence dans un Grand, un Riche, un Officier, est pour un homme de cœur une *invitation* à se montrer. Mais j'espère, pensois-je, que je ne serai pas exposé à une pareille tentation par qui que ce soit d'une famille que je considère si fort.

Je fus reçu par l'Evêque, qui poliment, après que j'eus fait mon compliment au Marquis, & à la Marquise, me présenta à ceux de la famille d'Urbino que je ne connoissois pas. Tous ceux que Jeronymo m'avoit nommé, dans sa Lettre, étoient présens.

Le Marquis après avoir répondu à mon compliment, regarda d'un autre côté, pour cacher son émotion. La Marquise porta son mouchoir à ses yeux, me regarda avec attendrissement, & je lus dans ses regards son affliction pour sa Clémentine.

Je fis ma révérence au Général avec un air de liberté, mais cependant de considération ; à mon Jeronymo, avec la tendresse que demandoit



doit notre amitié, & je le félicitai de ce qu'il étoit sorti de sa chambre. Ses yeux brilloient de plaisir, mais il étoit aisé d'y voir un mélange de peine, qui s'augmentoît à mesure que la première émotion qu'avoit causé ma vuë, faisoit place à la reflexion.

Le Comte de Porretta sembloit me mesurer des yeux.

Je m'adressai au Père Marefcotti, & lui témoignai ma reconnoissance de la visite qu'il m'avoit faite, & de ce qui s'y étoit passé. Il me regardoit avec un air de satisfaction, probablement d'autant plus que c'étoit une visite d'adieu.

Les deux Dames se parloient bas, me regardoient, & sembloient se recommander l'une à l'autre l'attention à ce qui se passoit.

Le Seigneur Sebastiano se plaça auprès de Jeronymo; souvent lui parloit à l'oreille, & aussi souvent jettoit les yeux sur moi. Il étoit porté en ma faveur, je crois, car Jeronymo paroissoit se plaire à ce qu'il disoit.

Son frère, le Seigneur Juliano, étoit assis à côté de moi. Ils sont aimables, & polis.

Un profond silence succeda aux complimens généraux.

J'adressai la parole au Marquis: j'espère, Monsieur, & vous, Madame, dis-je, en me tournant vers la Marquise, que vous m'excuserez d'avoir demandé la faveur d'être admis encore une fois en votre présence, & celle des trois frères, pour qui je conserverai toujours le plus respectueux attachement. Je ne pouvois penser à quitter une ville où une des premières  
fa-

familles qu'il y ait, m'a fait tant d'honneur, sans prendre un congé qui pût montrer ma reconnaissance. Agréez, Messieurs, leur dis-je en me baissant devant chacun, agréez, Madame, dis-je en me baissant plus profondément devant la Marquise, mes respectueux remerciemens de toutes vos bontés pour moi. Je compterai toujours la plus grande partie des jours que j'ai passé à Bologne parmi les plus heureux de ma vie, quand même ceux que j'ai à passer encore, seroient aussi heureux qu'un homme en ait jamais vu.

Le Marquis dit; Nous vous souhaitons, Chevalier, une vie fort heureuse; plus heureuse que... Il soupira, & se tut.

La Marquise se contenta de se baisser. Son visage exprimoit sa douleur. Sa voix étoit étouffée par des soupirs qu'elle s'efforçoit de supprimer.

Chevalier, dit l'Evêque, avec un air de solennité, vous nous avez fait passer bien des momens heureux; nous vous remercions pour ceux-là. Jeronymo en dira davantage pour son propre compte. Il est le plus reconnaissant des hommes. Nous vous remercions aussi de ce que vous avez fait pour lui.

Je ne puis, dit Jeronymo, m'exprimer d'une manière qui réponde à ma gratitude, mes prières, mes vœux, vous accompagneront par-tout, ô le meilleur des amis, & le meilleur des hommes!

Le Général, avec un air, & un sourire dont il auroit pu se dispenser, dit bizarrement; Les grands plaisirs, & les grandes peines sont très-pro-



proches voisins. Ils font souvent la débauche, & font fujets alors à se tromper de maison. Je suis un de ceux qui pensent que toute notre maison est redevable au Chevalier pour le secours qu'il a donné à propos à notre Jeronymo. Mais...

Mon cher Général, dit Madame Juliana, souffrez que je vous interrompe : Tout doit se passer à l'amiable dans cette visite. Le Chevalier est un homme d'honneur. Les choses peuvent avoir tourné malheureusement, sans qu'il y ait de la faute de personne.

Faute, ou non, dit le Comte de Porretta, c'est de quoi il ne faut pas parler à présent; autrement, je fais bien de quel côté elle est. En un mot c'est la nôtre. Le Chevalier a agi noblement envers le Seigneur Jeronymo : nous lui sommes tous obligés : mais admettre librement un homme comme *celui-là* auprès de notre fille... il auroit fallu qu'elle n'eût point d'yeux.

Je vous prie, Monsieur, je vous prie, mon frère, dit le Marquis, ne souffrons-nous pas assez ?

Le Chevalier, dit le Général en souriant d'un air d'indignation, ne peut qu'être flatté d'un si beau compliment.

Monsieur, repliquai-je au Général, vous me connoissez bien peu, si vous ne me croyez pas le plus affligé de ceux qui sont ici.

Il est impossible ! dit le Marquis avec un soupir.

La Marquise se leva pour s'en aller ; & se tournant vers les deux Dames, & le Comte, je me suis résignée à tout ce que vous voudriez, mes chers parens, & l'on me permettra de sortir.

tir. Je ne puis, cependant, m'empêcher de rendre ce témoignage avant que de sortir. De quel côté que soit la faute, elle n'est pas de celui du Chevalier. Depuis le premier moment jusqu'au dernier, il s'est conduit de la façon la plus honorable, & la plus délicate. Il a toutes fortes de droits à notre estime. Le malheur n'est que dans la différence de Religion.

Eh bien, cela est à présent absolument hors de question, dit le Général; à la bonne heure, Chevalier.

J'espère, Monsieur, lui dis-je, que je suis également à l'abri de discours, & de regards offensans, de la part d'un homme issu d'une famille aussi illustre; & j'attends cela autant de votre générosité que de votre justice.

Mes regards vous offensent-ils, Chevalier!... vous offensent-ils?

Mon attention étoit tournée sur la Marquise; elle venoit vers moi. Je me levai, je lui pris respectueusement la main... Chevalier, dit-elle, je ne pouvois me retirer sans vous rendre le témoignage qui vous est dû. Je souhaite que vous soyiez heureux. Dieu vous protège par tout où vous irez. Adieu.

Elle pleuroit. Je baisai sa main avec un profond respect. Elle sortit avec précipitation. J'eus bien de la peine à retenir mes larmes. Je repris ma place.

Je ne répondis point à la question du Général, quoiqu'elle eut été faite de façon que chacun l'avoit remarquée, comme je le voyois à leurs yeux.

Madame Sforza, quand sa sœur fut retirée,  
fit



fit entendre que la dernière entrevuë entre la jeune Dame & moi avoit été mal à propos, quoiqu'on eut fait tout pour le mieux.

J'entrepris alors de justifier cette démarche. Mademoiselle Clémentine, dis-je, avoit déclaré que si on lui permettoit de me dire tout ce qu'elle avoit sur le cœur, elle seroit tranquille. Il y a déjà quelque tems que j'ai perdu absolument tout espoir. La Marquise ne prétendoit point me favoriser par cette entrevuë. C'a été la plus affligeante pour moi que j'aie jamais eue. Mais permettez moi de vous dire, qu'au lieu de produire de mauvais effets sur l'esprit de cette jeune Dame, elle en a produit de bons. Je fais à peine comment m'exprimer sur un sujet aussi intéressant pour tous ceux qui sont ici, mais qui ne l'est pour personne plus que pour moi-même. J'avois dessein de l'éviter: ce n'est pas moi qui l'ai amené, mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez moi de vous recommander les traitemens doux, comme le moyen le plus efficace de rendre la paix & le bonheur à tout le monde. La plus généreuse, la plus douce, la plus soumise de toutes les ames humaines, ne demande pas des méthodes dures.

Comment savez-vous, Monsieur, dit le Général, en regardant Jeronymo, les méthodes qu'on emploie à présent?...

Sont-elles donc dures, Monsieur, lui dis-je? Il fut piqué.

J'ai ouï dire, continuai-je, qu'on avoit résolu de changer de mesures. Je savois qu'on n'a usé, jusqu'ici, que de traitemens doux, pleins de condescendance, & d'indulgence. J'ai

re-



reçu hier des Lettres de mon Père, qui m'apprennent ses intentions de me rapeller dans ma patrie. Je partirai bientôt pour Paris, où j'espère de trouver des ordres plus précis que je fouhaite depuis longtems. J'ignore quelle sera ma destinée. J'emporterai un cœur accablé des malheurs de cette famille, & déchiré par l'infortune de cette fille si tendrement chérie. Mais permettez moi de vous en supplier tous, pour l'amour de vous-mêmes, (il n'est pas question de moi, je n'ai pas la préfomption d'espérer quelque chose pour mon propre compte) traitez cette ame angelique avec tendresse. J'ose répondre que des méthodes dures & sévères ne réussiront pas.

Le Général se leva; & avec un air de chaleur, qui ressembloit à la fierté... Permettez moi de vous dire, Grandison, dit-il...

Je me levai, & m'avançai vers Madame Sforza qui étoit auprès de lui: il s'arrêta, supposant que j'allois à lui, il parut surpris, & attentif à mon mouvement: mais sans le regarder j'adressai la parole à cette Dame. Vous êtes, Madame, la tante de Mademoiselle Clémentine: sa tendre, son indulgente Mère est sortie, en déclarant qu'elle se résignoit à ce que voudroient ses parens ici présens... Permettez moi de vous supplier qu'on ne change point les précédentes mesures avec elle. J'ai remarqué dans notre dernière entrevûe de grandes apparences au retour de sa raison. Sa délicatesse seule (il n'y eut jamais d'ame plus délicate) avoit besoin d'être satisfaite: elle l'a été, & elle a commencé à être plus tranquille. Quand une fois  
son

son esprit sera calmé, le sentiment qu'elle a de son devoir, de ce quelle doit à sa religion, achevera de la rendre à vos vœux. Mais si on la traite durement, (quoique je suis sûr, que si on le fait ce seroit avec les meilleures intentions) Clémentine est perdue.

Le Général se rassit. Tout le monde se regardoit. Les deux Dames s'effuyoient les yeux: mes larmes étoient prêtes à couler: m'avançant alors vers Jeronymo, qui étoit extrêmement touché; Mon cher Jeronymo, lui dis-je, mon ami, mon tendre ami, chérisséz dans votre cœur généreux, le souvenir de votre Grandison: plutôt à Dieu que je pussé vous voir en Angleterre. Nous y avons des bains souverainement salutaires. Le baume de l'amitié, & un cœur reconnoissant avanceroient votre guérison. Je vous en ai déjà parlé. Pensez y.

Mon Grandison, mon cher Grandison, mon ami, mon libérateur! Vous ne vous en allez pas! . . .

Il le faut, mon Jeronymo! Je l'embrassai; aimez moi dans mon absence, comme je vous aimerai.

Chevalier, me dit l'Evêque, vous ne vous en allez pas! Nous avons compté sur vous pour une petite colation... Vous ne nous quitterez pas encore.

Je ne puis, Monsieur, accepter cette faveur. Quoique j'aie perdu tout espoir d'obrenir le bonheur où j'avois une fois aspiré, je n'ai pas voulu quitter une ville que cette famille m'a rendu chère, avec la précipitation d'un homme qui se sent coupable. Je vous remercie de la permission que j'ai eue de vous rendre mes de-  
voirs



voirs à tous en pleine assemblée. Dieu vous comble de bénédictions, Monsieur, & puis-  
 siez-vous être revêtu des premières dignités  
 d'une Eglise, dont un cœur si vertueux fait l'or-  
 nement. Ce sera ma gloire, quand je serai dans  
 ma patrie, & par tout où je serai, de me rapel-  
 ler qu'une fois on ne m'a pas cru indigne d'en-  
 trer dans une famille si respectable. Permettez  
 moi, Monsieur, de me recommander au sou-  
 venir de votre Grandeur.

Il tira son mouchoir. Monsieur, dit-il à  
 son Père, Monsieur, au Général; Il ne faut  
 pas que Grandison s'en aille! . . . Il se rassit,  
 fort ému.

Madame Sforza pleuroit : Laurana sembloit  
 émuë ; les deux jeunes Seigneurs, Sebastiano  
 & Juliano, étoient fort touchés.

Je m'adressai alors au Marquis, qui restoit  
 assis, incertain de ce qu'il diroit. Respectable  
 Seigneur, lui dis-je, pardonnez moi, si je ne  
 vous ai pas adressé mes premiers hommages.  
 Mon cœur est pénétré de reconnoissance pour la  
 bonté que vous avez euë de me permettre de  
 me jeter à vos pieds avant que de dire un éter-  
 nel adieu à une ville honorée de votre séjour.  
 O le meilleur des Pères, le meilleur des amis,  
 le meilleur des hommes, permettez moi de sol-  
 liciter la continuation de votre indulgence pour  
 l'enfant le plus cher, & qui mérite d'être le  
 plus cher à votre cœur : vous & sa Mère vous  
 vous retrouvez tout entiers en elle. Rendez la  
 à vous-même, rendez la à sa Mère, par votre  
 indulgence ; c'est le seul moyen, avec la béné-  
 diction de vos prières, qui peut la rétablir :  
 mil-

mille actions de graces encore, Monsieur, pour toutes vos bontés envers un homme qui confèrera toujours le ressentiment le plus vif de votre faveur.

Vous ne vous en irez pas encore ; ce fut tout ce qu'il dit... Il paroissoit agité. Il n'en put dire davantage.

Me tournant alors vers le Comte son frère qui étoit placé à côté de lui ; Je n'ai pas, Monsieur, lui dis-je, l'honneur d'être entièrement connu de vous. Des différences de sentimens peuvent avoir fait naître quelques préjugés. Mais si jamais vous entendez dire de moi quelque chose d'indigne de mon nom, & de la faveur qu'on m'avoit une fois destinée, alors, Monsieur, je consens que vous blâmiez la condescendance de votre généreux frère & de votre sœur, & que vous en soyiez surpris.

Qui moi ! Qui moi ! dit ce Seigneur dans quelque embarras... J'ai fort bonne opinion de vous. Je n'ai vu de ma vie un homme que je goutasse autant !

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. Je parle ainsi dans cette occasion solennelle, prenant congé d'amis si respectables, pour m'engager d'autant mieux à une conduite digne de la faveur que j'ai trouvée dans cette famille.

J'allai ensuite au Général ; Pardonnez, Monsieur, lui dis-je, cet air de solennité dans cette séparation. C'est une scène bien solennelle pour moi. Vous vous êtes exprimé sur moi, & à moi, Monsieur, avec plus de passion (pardonnez moi, je n'ai point intention de vous offenser) que vous ne l'approuverez peut-être vous-même.



même quand je serai éloigné de l'Italie. Car n'avez-vous pas un cœur généreux? N'êtes-vous pas un fils du Marquis de Porretta? Permettez moi de vous faire remarquer que la passion nous élève à nos propres yeux, rabaisse les autres, & fait qu'on oublie le juste milieu. Je crains d'avoir été regardé avec plus de mépris qu'on ne l'auroit dû, soit par justice, soit pour l'honneur d'une personne chère à tous ceux qui sont ici. On a une fois parlé de ma patrie avec dédain. Croyez que ce que je vais dire intéresse moins ma vanité que mon honneur: Je suis fier d'être appelé Anglois. Cependant j'ai autant d'estime pour tous les gens de mérite de quelque nation que ce soit, que pour ceux de la mienne. Je ne suis point d'ailleurs d'une famille méprisable dans mon pays. Mon Père y vit avec la magnificence d'un Prince. Il aime son fils; cependant j'ose ajouter que ce fils met ses richesses dans sa bonne réputation, & sa grandeur dans son intégrité. Les Princes quoique leur rang leur donne des droits au respect, ne sont Princes pour lui, que selon qu'ils agissent.

Encore un mot, Monsieur.

J'ai écouté, plutôt que parlé, dans les deux dernières conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Votre Excellence. Vous avez une fois desobligamment prononcé le mot de *triomphe*. Je sentis vivement cette expression dans ce tems-là. Quand je puis reprimer ma vivacité naturelle, c'est alors, & alors seulement, que je remporte un triomphe. Je n'aurois pas rappelé cela, si encore à présent, Monsieur, dans cette occasion solennelle, je n'avois été reçu  
de

de vous avec un œil d'indignation. Je considère trop Votre Excellence pour ne pas remarquer cet air fâché dans la réception que vous m'avez faite. Mon silence dans cette occasion pourroit paroître à cette illustre compagnie, un aveu de la justice de votre mépris: cependant je me contente de cette remarque; & cela pour montrer que je ne suis pas, du moins dans mon opinion, absolument indigne de la faveur que j'ai trouvée auprès d'un Père, d'une Mère, & de frères que vous honorez à si juste titre; faveur que je souhaite de pouvoir trouver auprès de vous.

A présent, Monsieur, faites moi l'honneur de me donner la main, & comme je ne vous ai donné aucun sujet de mécontentement, dites moi, que vous conserverez un souvenir obligeant de moi, comme je vous honorerai, vous & toute votre famille, jusqu'au dernier moment de ma vie.

Le Général m'écouta jusqu'au bout; mais avec une grande agitation: il n'accepta point ma main, il ne me répondit point. L'Evêque se leva, & le tirant à l'écart, il tâcha de le calmer.

Je m'adressai aux deux jeunes Seigneurs, & leur dis que si jamais leur curiosité les amenoit en Angleterre, où j'espérois d'être dans peu de mois, je serois très-charmé de cultiver leur estime & leur amitié, en leur rendant tous les services qui dépendroient de moi.

Ils reçurent mon compliment avec politesse.

Je m'adressai ensuite à Mademoiselle Laura... Puissiez-vous, Mademoiselle, vous l'amie intime, la compagne choisie de Mademoi-





felle Clémentine, ne connoitre jamais la centième partie des maux que souffre celui qui est devant vous, par l'infortune arrivée à votre admirable cousine, & par là, à toute une excellente famille. Permettez moi de vous recommander envers elle les traitemens tendres & careffans, que vous éprouveriez de son tendre cœur dans quelque malheur qui pût vous arriver. Je ne suis point un méchant homme, Mademoiselle, quoique d'une communion différente de la vôtre. Ne pensez que la moitié aussi charitablement de moi, que je pense moi-même de tous ceux de votre Religion qui vivent selon leur profession, & j'oserai me flatter que vous penserez favorablement sur mon compte, quand vous entendrez parler de moi.

Vous voyez aisément, Dr. Bartlet, que je parlai ainsi à cette Dame que je n'avois jamais vue auparavant, pour qu'elle ne pensât pas plus mal de sa cousine à cause de sa prévention pour un Protestant.

Je me recommandai à la faveur du Père Marescotti, qui m'assura de son estime, en termes très-vifs.

Comme j'allois encore m'adresser à mon Jeronymo, le Général vint à moi. Vous ne pouvez penser, Monsieur, dit-il, & ce n'étoit pas votre dessein, je suppose, que j'aie été content de ce que vous m'avez dit. Je n'ai qu'une question à vous faire; Quand quittez-vous Bologne?

Permettez moi de vous demander, Monsieur, lui dis-je, quand vous retournez à Naples?

Pourquoi cette question, Monsieur? dit-il d'un air hautain? Je

Je vous le dirai franchement. Lorsque nous fîmes connoissance, Votre Excellence m'invita à l'aller voir à Naples, & je promis de vous y aller rendre mes devoirs. Si vous comptez d'y être dans une semaine, j'irai vous y faire une vîste dans votre propre palais; & comme il n'est rien arrivé de ma part qui ait pu changer vos dispositions, j'espère, Monsieur, d'y être reçu de vous avec la même faveur que vous m'avez montrée en m'invitant. Je compte de quitter Bologne demain.

O mon frere! dit l'Evêque, ne vous rendez-vous pas?

Parlez-vous sérieusement, me dit le Général.

Oui, Monsieur. J'ai à prendre congé de plusieurs amis dans différentes villes d'Italie. Je n'espère plus de revoir ce país. Je voudrois pouvoir vous regarder, Monsieur, comme un de ces amis. Mais vous paroissez mécontent de moi. Vous avez refusé ma main. Je vous la présente encore une fois. Un homme de cœur ne peut s'offenser des procedés d'un homme de cœur, sans se dégrader lui-même. J'en appelle à ce que demande votre dignité, Monsieur.

Il avança sa main, justement comme je reti-rois la mienne. Vous savez que j'ai de l'orgueil, Dr. Bartlet; & je sentoís ma supériorité dans cette occasion: je pris sa main, cependant, quand il me l'offrit, mais j'avois pitié de lui, de ce que son mouvement étoit fait comme s'il eut perdu absolument cette grace qui accompagne généralement tout ce qu'il fait, & ce qu'il dit.

L'Evêque m'embrassa ... La modération que

V 2

vous



vous venez de montrer, me dit-il, vous assure un triomphe éternel. O Grandison! vous êtes une merveille de la création.

Le généreux Jeronymo s'essuya les yeux, & tendit les bras pour m'embrasser.

Le Général dit; Je serai certainement à Naples dans une semaine. Je suis trop touché des maux de ma famille, pour m'être conduit, comme je l'aurois dû peut-être, dans cette occasion. En effet, Grandison, il est difficile pour ceux qui souffrent, d'agir avec courage, & avec modération en même tems.

Cela est vrai, Monsieur; & je l'ai éprouvé. Mes esperances une fois excitées comme elles l'étoient, renversées entièrement à présent, ... un desespoir absolu en aiant pris la place ... Plût à Dieu que je ne fusse pas revenu en Italie ... Mais je ne fais de reproche à personne.

Cependant, dit Jeronymo, vous auriez quelque raison; ... vous faire venir quand on fa-voit, ... Il alloit poursuivre ... Je vous prie, mon frère, dit le Général ... & se tournant vers moi, je puis donc, Monsieur, vous attendre à Naples?

Vous le pouvez, Monsieur; mais j'ai une grâce à vous demander en attendant. C'est que vous ne traitiez pas durement votre chère Clémentine. Plût au ciel que je pusse dire ma Clémentine! Et permettez moi de vous faire une autre prière pour mon propre compte. C'est que vous veuillez lui dire que j'ai pris congé de toute votre famille, après en avoir obtenu l'obligeante permission; & qu'à mon départ, je lui ai souhaité de toute mon ame tout le bon-  
heur

heur que les meilleurs & les plus tendres de ses parens peuvent lui souhaiter! Je vous fais cette prière, Monsieur, plutôt qu'au Seigneur Jeronymo, parce que sa tendresse pour moi l'engageroit peut-être à lui parler de moi, d'une manière qui pourroit, dans ce tems-ci, alterer sa tranquillité.

Aïez la bonté, mon cher Jeronymo, d'entretenir la Marquise de mon dévouement. Plût au ciel, ... mais, Adieu, & encore une fois, adieu, mon Jeronymo. J'apprendrai de vos nouvelles à Naples, si ce n'est plutôt... Dieu rétablisse votre sœur, & vous guérisse!

Je fis une révérence au Marquis, aux Dames, au Général, à l'Evêque, en particulier; au reste de la compagnie en général, & je fus obligé de sortir précipitamment, pour cacher mon émotion. Tous les domestiques s'étoient rangés en haie, non par des motifs intéressés, comme en Angleterre. Ils s'inclinèrent jusqu'à terre, & me donnèrent des bénédictions pendant que je passois. J'avois tenu prêle une bourse de ducats; toutes les mains se retirant, je la versai à leur vuë. Dieu soit avec vous, mes amis, leur dis-je; & je partis... ô Dr. Bartlet! avec quelle désolation dans le cœur!

A présent, ma bonne Miss Byron, ne dois-je pas avoir regret à la tâche qu'on m'a imposée, vu le vif intérêt que vous prenez aux maux de l'infortunée Clémentine? Vous étonnez-vous à présent, Milord, Lady L. & Miss Grandison, que votre frère n'ait pas été plus empressé à vous raconter cette triste histoire? Cependant, vous dites tous qu'il faut que je continue.